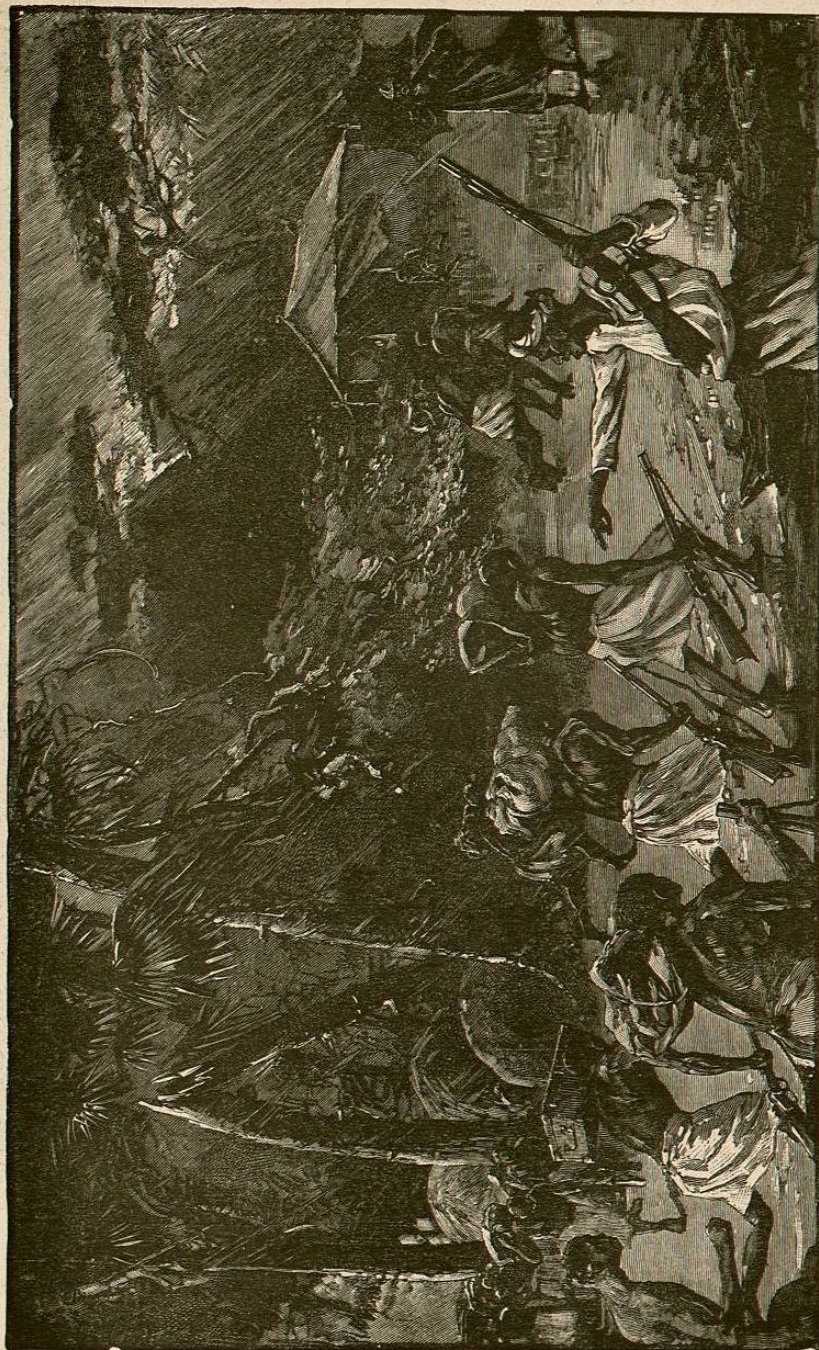


horrible qui vous donnait des nausées; étangs étroits, couverts de lentilles d'eau, allongés comme des ruisseaux. Nous avions à peine franchi ces parages pestilentiels que la forêt s'assombrit subitement au point que je distinguais avec peine les chiffres de ma boussole. Le murmure lointain du vent dans les ramures se changea en un sourd grondement qui, se rapprochant toujours, et de plus en plus violent, finit par éclater en ouragan furieux, tordant, brisant les branches et secouant les énormes troncs. Ne voulant pas rester dans le marécage, nous nous hâtions d'avancer, en dépit de l'obscurité croissante, mais, la pluie commençant à tomber, il fallut faire halte, dresser vivement les tentes sur la brousse épineuse, tandis qu'à coups de hache et de cognée on déblayait le terrain pour établir la campée. La pluie froide tombait lourdement, et chaque goutte s'étendait aussi large qu'une pièce de cinq francs sur les vêtements en coton de nos hommes. Ils frissonnaient, claquaient des dents. Le tonnerre rugissait, les éclairs dardaient leur lueur d'incendie au milieu des ténèbres. Il était neuf heures du soir avant que la caravane tout entière fût entrée dans le bivouac, mais on ne put faire de feu à cause des averses; nous étions blottis les uns contre les autres, accroupis au froid, à l'humidité, recevant les éclaboussures de cette terrible averse, respirant les vapeurs malsaines qui s'élevaient du sol. A trois heures, on put enfin allumer des feux par vingtaines, et nos gens, bientôt ranimés par la chaleur, s'installèrent joyeusement autour des flam-bantes pyramides pour griller les amères racines du manioc et mettre fin au jeûne prolongé.

Le 4, nous nous dirigeons au nord-est; au bout d'une heure de marche, nous entendons, dans le lointain, les indigènes chanter en chœur. Les éclaireurs vont aux nouvelles, puis une fusillade éclate; le bruit semble se rapprocher. Je réunis promptement les hommes de la 1^{re} compagnie; ils mettent leurs ballots en tas et se déploient en tirailleurs. Des messagers accourent dire qu'en gagnant le bord de la rivière, nos gens ont vu avancer vers eux une grande pirogue dont l'équipage debout, l'arc bandé, leur avait lancé une volée de flèches, auxquelles ils avaient riposté. On se remet en route, et, à 8 heures du matin, nous étions, près de l'Arouhouimi, à temps pour apercevoir une ligne de canots qui disparaissait



L'orage dans la forêt.

derrière une courbe de la rive opposée. Ils oublièrent une petite pirogue attachée à la berge et où se trouvait une chèvre.

La rivière était calme et libre de rapides : désireux d'épargner quelque fatigue à mes gens, je fis apporter sur la rive les diverses pièces composant notre embarcation d'acier; M. Jephson et sa compagnie, auxquels elle était spécialement confiée, se mirent en devoir de les assujettir. Au bout d'une heure, l'*Avance* fut mise à flot. En plus de son équipage, elle transportait 10 malades et 50 charges. Démontée, elle nous prenait 44 pagazi. Donc c'étaient maintenant 94 engagés que nous pouvions employer à soulager les autres, et même 98, car il avait fallu porter le lieutenant Stairs, encore très souffrant. M. Jephson et ses « marinières » traversèrent la rivière et ramenèrent la chèvre.

L'*Avance* allait remonter l'Arouhouimi, et, par conséquent, la colonne de marche devait suivre étroitement la rive pour protéger le bateau et réduire la besogne. Le manque de nourriture régulière et variée, les faibles qualités nutritives de celle que nous nous procurions avec tant de peine, la nécessité où nous étions d'avancer rapidement, en dépit de tous les obstacles, auraient pour résultat certain de diminuer les forces, même des plus robustes. Il fallait donc à tout prix éviter les fatigues inutiles et chercher tous les moyens de faciliter la tâche.

Le 5, continuant à naviguer de conserve, nous fîmes 10 kilomètres et demi. La rivière coulant dans un lit large de 500 à 600 mètres, les berges en étaient un peu plus découvertes que l'intérieur, quoiqu'il nous fallût parfois, pour traverser quelque jungle impénétrable, ouvrir un tunnel au milieu des lianes et des branchages enchevêtrés, des bambous et des roselières. A 2 h. 50, nous atteignîmes l'essart de Boukanda. Aucun routin ne nous y avait conduits; nous débouchions tout simplement de la brousse dans une jeune forêt où les indigènes avaient pratiqué une éclaircie. Les cases étaient situées tout au milieu, près de la rivière: d'où je conclus que, privés de sentiers et ne connaissant pas encore la locomotion aérienne, les indigènes n'ont de communications que par eau.

C'est avec raison que nous étions heureux de trouver ce village; depuis le 2, la caravane n'avait d'autre nourriture que

les racines de manioc enlevées ce jour-là dans les plantations voisines. Quelques heures de plus, et nous aurions été fort mal en point.

La baleinière n'arriva pas avant le soir. Elle avait été retardée par des rapides et par sa rencontre avec une flottille de onze canots; leurs maîtres, naturellement, n'avaient pas été les plus forts; ils avaient pris la fuite, abandonnant plusieurs pirogues, que M. Jephson eut le soin d'amarrer à une île voisine; l'une d'entre elles, nous dit-il, creusée dans un énorme tronc, avait à peu près la même contenance que notre bateau d'acier. Pourquoi ne pas faire comme les indigènes et utiliser la rivière pour transporter le plus possible d'hommes et de matériel? Et des vivres aussi, car cette difficulté de charroyer les provisions nous avait exposés la veille à souffrir de la faim, étrangers que nous sommes dans une terre étrange, et cherchant notre route au milieu des ténèbres! Donc Jephson s'en retourne avec deux escouades de mariniers, dont l'une amènera la pirogue.

Inutile de dire que les habitants avaient quitté Boukanda longtemps avant notre arrivée; leurs huttes coniques étaient à notre disposition et aussi leurs champs de manioc. Ceci ne ressemblait en rien à ce que j'avais observé précédemment en Afrique: les femmes se sauvaient, il est vrai, sous la protection de quelques hommes, mais les guerriers restaient, armés de la lance et du bouclier, qui sont l'insigne de la propriété. Ici, les poules mêmes avaient pris la fuite. La région n'était évidemment pas favorable à l'étude de l'ethnologie.

Le 6, à midi, la caravane, bien munie de vivres, reprenait la file au sortir de Boukanda, et, deux heures plus tard, s'affairait à établir le campement. La première moitié du jour s'était passée à nettoyer et à réparer les carabines, la gâchette de plusieurs étant déjà brisée.

Nous avons déjà une certaine expérience de la grande forêt. Nous savons que dans les matinées humides et brumeuses les hommes sont transis, mornes par conséquent; il faut quelque courage moral pour lever le camp, braver le froid, l'humidité et les brouillards, le sol fangeux, la vase, les criques où l'eau gagne la ceinture, et surmonter la dépression qu'amènent cette obscurité crépusculaire, l'absence de lumière et de chaleur, la disparition presque continue du soleil. D'épais nuages cachent toujours le ciel; la rivière est d'un gris terne et triste. La tem-

pérature descend à 22 degrés ou même à 20 degrés centigrades, et si nous en jugions par le désarroi général, nous pourrions la croire de 10 degrés plus bas.

Les immondices de ces petits villages sont considérables et amoncelées au bord de la rivière. Elles se composent d'ordures, de balayures des rues et des huttes, d'épluchures de manioc et parfois de plantains, de coquilles d'huîtres en tas. Si je n'avais tant d'autres sujets à traiter, il me plairait d'écrire un chapitre sur ces composts, et aussi sur les mœurs et les coutumes des indigènes, car de même qu'Owen a, d'après quelques os, dessiné un mammoth des âges primitifs, je pourrais raconter l'histoire d'une tribu par l'examen de ces débris de leur cuisine. Les représentants de nombreuses familles d'insectes se délectaient au milieu de l'amas puant. Des colonnes de fourmis allaient et venaient avec une régularité stratégique qu'auraient pu leur envier les aborigènes; les mouches bourdonnaient par myriades; d'innombrables papillons dont la vue eût ravi l'âme de Jameson, voletaient les uns autour des autres, réjouissant l'œil de leurs merveilleuses couleurs; une nuée de phalènes tourbillonnaient au-dessus.

Le 7, la colonne arrive au village des Bakouti après sept heures d'une marche lente et au prix du travail incessant des pionniers. J'avais pris place dans l'embarcation; de chaque côté, les berges dominant l'eau de 2 mètres et plus; on voit partout des traces d'occupation antérieure, faciles à reconnaître malgré l'exubérance de la jeune forêt qui a remplacé villages et cultures. La guerre ou les épidémies ont dû en chasser les habitants depuis une vingtaine d'années. J'estime qu'on ne trouve guère d'herbe dans la région: jusqu'à présent, en fait de grands herbivores, nous avons rencontré en tout un seul crocodile et un hippopotame.

Les rameurs remontent avec si peu de peine le courant de l'Arouhouimi, qu'en entendant sur la berge les bûcherons cognant et se démenant dans la forêt pour faire avancer pas à pas notre caravane, je regrette plus que jamais mes 15 baleinières. Que de fatigues, de tourments nous eussent été épargnés!

Le 9, après une nouvelle marche de sept heures et le même éreintant labeur, nous gagnons les villages des Bakoka. Nos gens paraissent déjà surmenés et vieilliss. Plusieurs d'entre eux ont eu les pieds entamés par ces affreuses brochettes; les

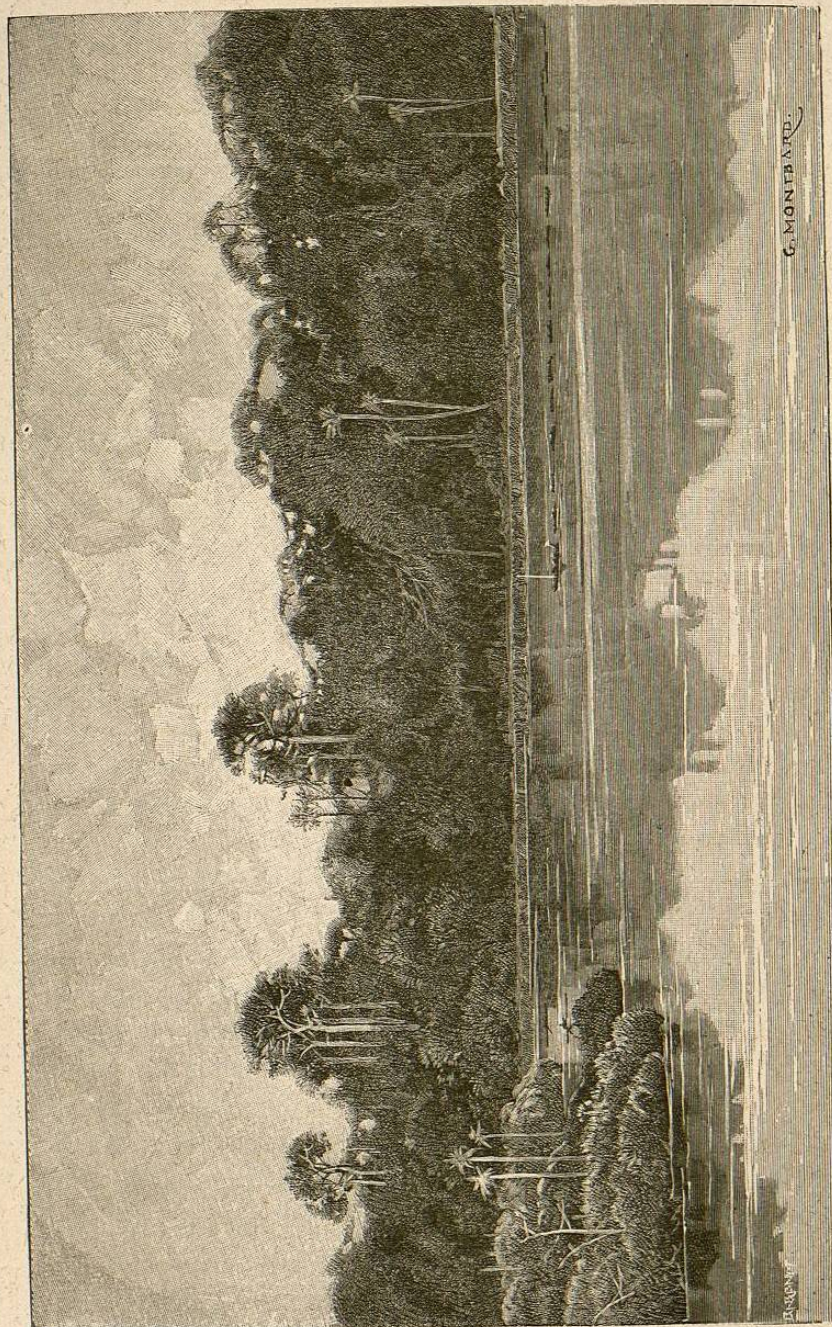
ulcères commencent à se montrer, virulents, très douloureux ; d'autres se plaignent de symptômes étranges dans les membres. Stairs se remet lentement.

Nous traversons un très grand nombre de champs abandonnés. L'expédition aurait pu s'y nourrir, des semaines durant, du manioc qu'aucun maître ne réclame. Ces émigrations sont la suite évidente de luttes intestines. Les villages bakoka sont défendus par des estacades aux poternes très basses.

Le lendemain, nous passons devant quatre villages, tous fortement palissadés, et, le 10, la caravane arrive aux rapides de Gouengouéré. Sept grands bourgs s'échelonnent le long des sauts, et s'étendent encore en amont et en aval. Toute la population avait fui dans l'intérieur des terres, sur la rive opposée ou dans les îles, emportant ses richesses à l'exception de la vaisselle commune, des tabourets, des bancs, de leurs sièges à dossier, et autres objets d'importance secondaire. Les estacades et les huttes étaient en bon état. L'un de ces bourgs se compose de 210 huttes coniques et de deux halles carrées où se tiennent les assemblées publiques et où sont installés les forgerons. Il est perché sur un promontoire qui commande la rivière d'une vingtaine de mètres ; la vue y est splendide de ce large cours d'eau, dont la teinte, d'un gris argent foncé, est rehaussée par la verdure intense des hautes futaies qui en couvrent les bords.

Le lieutenant Stairs est presque guéri de sa fièvre bilieuse. Les autres camarades jouissent d'une excellente santé, malgré notre régime de feuilles de manioc et de plantes potagères plus ou moins sauvages, hachées et pétries en gâteaux. Mais, aujourd'hui, le docteur nous a régales d'un plat de ces tisserins qui nichent par milliers sur les grands arbres du village.

Le 11, on ne fit qu'un kilomètre et demi, pour permettre à l'équipage de haler les deux embarcations jusqu'au sommet des rapides et laisser reposer la colonne de marche. Le lendemain, nous fournissons une traite de 11 kilomètres ; la rivière tournait à l'est, direction que j'avais tout intérêt à suivre, et nous passâmes sans accident plusieurs rayols. En nous éloignant de Gouengouéré, nous vîmes les indigènes se pressant de réintégrer leur domicile. Ce mode de procéder me convenait de tous points : nous ne perdions pas de temps en palabres et contestations inutiles ; du côté des natifs, les inquiétudes



Notre flottille remontant l'Arouhouimi.

n'avaient duré qu'un jour. Et si toutes les caravanes traversant leur pays s'étaient montrées pacifiques comme la mienne, il est probable que, la curiosité naturelle aidant, les sauvages, au lieu de fuir, se fussent empressés de faire connaissance avec les étrangers.

Nos gens avaient trouvé dans les champs de quoi se restaurer à fond. Le terrain consacré à la culture est considérable. Les bananiers des sages plantés le long des palissades sont fort beaux; partout, près des villages, des jardinets où croissent des herbes potagères. Nos hommes apportèrent au camp du tabac à fumer, des courges pour le dessert et un peu de maïs. Mais la viande, hélas! brillait toujours par son absence.

Peu d'oiseaux aquatiques, seulement des plongeurs, des aigles et des martins-pêcheurs. Quelque part à distance on entendait crier un couple d'ibis. Des bandes de perroquets sifflaient et jabotaient à l'envi comme s'ils eussent voulu arracher l'impénétrable forêt au lourd silence qui l'enveloppe; des *Whip poor Will*¹, l'oiseau soleil² et les tisserins les accompagnaient de leurs accords; les insectes, les mouches, les papillons étaient innombrables.

Le 12, on se mit en route à 6 h. 30 du matin, la caravane précédant comme d'habitude le bateau et sa conserve. Quoique avançant très lentement, et à raison de 3 kilomètres à l'heure, nous eûmes bientôt dépassé la colonne de marche. A dix heures du matin, nous faisons la rencontre d'un jeune indigène qui descendait la rivière sur un débris de pirogue. Il sauta légèrement sur notre bateau et se mit à pagayer d'une façon très convenable. Il nous dit avoir quinze ans et s'appeler Bakoula. Une heure plus tard nous enfilions, par son extrémité inférieure, une courbe allongée de la rivière; les berges se couvrent de nombreux villages; le jeune guide, tombé on ne sait d'où, les nommait en passant: Bandangui, où nous fîmes halte pour goûter, et d'où nous repartîmes à deux heures de l'après-midi; Ndoumba; puis une longue suite de hameaux où habitent les Banalya. Toutes les cases étaient désertes.

Les rameurs ne mirent qu'une heure pour nous conduire à

¹ Une variété de tette-chèvres, dont le cri rappelle exactement la phrase anglaise: « Fouette le pauvre Will! »

² *Ardea helios*.